

filles ; mais ne vous effrayez pas, ce ne sera rien.

—Vous tremblez comme si vous aviez la fièvre.

—C'est comme un étourdissement ; il me semble à chaque instant que je vais tomber.

—Remontons vite chez moi, dit Albertine, en prenant le bras de Georgette.

Loin de se dissiper, le malaise de la jeune fille augmentait. Elle monta difficilement les marches de l'escalier, et aussitôt dans la chambre d'Albertine, elle s'effaissa lourdement sur une chaise.

Elle fut prise d'un frisson qui courut dans tous ses membres ; de grosses gouttes de sueur froide couvrirent son front et ses tempes. C'était un commencement de syncope.

Albertine mouilla un linge dans du vinaigre, le lui fit respirer et le passa à plusieurs reprises sur son front.

—Que d'embarras je vous cause ! disait Georgette d'une voix faible ; j'ai eu tort de vous accompagner.

—Oh ! ne dites pas cela, mademoiselle Georgette ; vous avez bien fait de venir, au contraire ; mais vous ne pensez donc pas que ce malaise aurait pu vous prendre dans la rue ?

—Oui, c'est vrai, vous avez raison.

Albertine se montrait très affligée et surtout très empressée à donner des soins à Georgette ; elle tenait évidemment à lui prouver qu'elle était digne de ce titre d'amie qu'elle voulait avoir. Georgette fut, en effet, touchée de tant d'attentions, et à chaque instant elle avait une bonne parole pour témoigner sa reconnaissance à Albertine.

Elle se demanda à quoi elle pouvait attribuer la cause de son indisposition : elle se l'expliqua par les émotions violentes et successives éprouvées dans la matinée, et la peine que lui avaient faite les dures paroles de Jacques Sarrue.

Cependant au bout de deux heures, pensant qu'il fallait absolument qu'elle vit Maurice, qui, après avoir supporté à son tour les reproches de Sarrue, devait l'attendre avec anxiété, elle manifesta le désir et la volonté de s'en aller.

—Y pensez-vous ? s'écria Albertine ; je ne vous laisserai certainement point partir dans l'état de faiblesse où vous êtes.

—Je suis forcée de retourner chez moi.

—Si vous avez peur que madame Simon ou M. Sarrue soient inquiets, je les ferai prévenir par un commissaire.

—Non, non, répliqua vivement Georgette ; mais je vous assure qu'il est important...

Croyant pouvoir compter sur ses forces, elle se leva ; elle fit en chancelant deux pas dans la chambre et retomba sur une autre chaise, en faisant entendre un gémissement.

—Vous voyez bien que vouloir vous en aller maintenant est de la folie, dit Albertine, qui accourait pour la soutenir ; vous allez rester ici, il le faut, je le veux. Si ce soir vous n'allez pas mieux, j'irai chercher un médecin. Avant tout, vous devez penser à vous remettre.

Georgette poussa un profond soupir.

—En attendant, reprit Albertine, qui faisait preuve d'un véritable dévouement, vous allez vous coucher dans mon lit ; après quelques heures de repos, et surtout si vous pouvez dormir un peu, vous verrez, vous serez tout à fait remise. Je descendrai tout à l'heure et j'irai vous chercher un bon potage et un morceau de poulet chez le traiteur. Laissez-moi vous soigner, et demain, quand vous aurez repris vos forces, nous nous occuperons ensemble de votre emménagement.

En parlant elle avait préparé le lit. Elle revint près de Georgette pour l'aider à se déshabiller. La jeune fille ne voulait pas.

—Oh ! comme vous êtes enfant, lui dit Albertine, mais soyez donc raisonnable, vous voulez donc devenir réellement malade !

Ces paroles effrayèrent Georgette. Elle céda aux instances de l'ouvrière. Un instant après elle était couchée dans le lit d'Albertine, et celle-ci sortait pour aller chez le traiteur.

Ce qu'il eût fallu surtout à Georgette à ce moment, c'est la tranquillité d'esprit ; elle était au contraire tourmentée, très agitée, très inquiète.

Albertine revint. Elle trouva Georgette un peu moins agitée. Elle lui fit prendre le potage, chaud encore, et voulut lui faire manger une aile de poulet, qui paraissait assez appétissante. Mais Georgette n'y toucha point. Elle consentit seulement à

accepter encore un verre de vin dans lequel Albertine eut l'attention de faire fondre un morceau de sucre.

—Maintenant, ma chère Georgette, dit l'ouvrière, je vais m'asseoir près de vous et prendre mon ouvrage. Fermez les yeux et tâchez de dormir.

VI

En voyant Jacques Sarrue entrer dans la maison de la rue Durantin où demeurait Maurice Vermont, Georgette n'avait pu se tromper sur ses intentions. En effet, après avoir humilié la jeune fille et impitoyablement broyé son cœur, la colère du poète n'étant pas apaisée, il allait trouver Maurice pour lui reprocher à son tour ce qu'il appelait une infâme trahison.

La clef étant sur la porte, Sarrue crut pouvoir se permettre de l'ouvrir et d'entrer dans la chambre de Maurice sans avoir frappé.

Le jeune homme achevait de copier en belle ronde le manuscrit d'un drame en cinq actes et neuf tableaux, que le directeur de l'agence pour laquelle il travaillait lui avait confié.

Au bruit que fit Sarrue en entrant, il tourna vivement la tête. Reconnaisant le poète, il se leva avec empressement.

—Quoi, c'est vous, mon cher Jacques, comment ça-t-il ; c'est une surprise...

L'attitude compassée et sévère de Sarrue lui coupa la parole. Cependant il marcha vers lui la main tendue.

Le poète croisa ses bras sur sa poitrine et lui lança un regard foudroyant.

Le jeune homme resta tout interdit.

—Mon cher Jacques, balbutia-t-il, pouvez-vous me dire...

—Monsieur Vermont, répondit Sarrue d'une voix sourde, c'est pour cela que je suis ici.

—Vous me parlez sur un ton auquel je ne suis pas habitué, répliqua Maurice, et, s'il faut vous l'avouer, vous m'effrayez. Que se passe-t-il ? Dites-le-moi vite.

—Monsieur Vermont, je sais tout.

Maurice tressaillit et devint subitement inquiet.

—Vous savez, bégaya-t-il.

—Je sais que vous êtes un faux ami, un homme méprisable, sans cœur, sans honneur.

—Jacques, arrêtez ! s'écria Maurice bondissant sous l'injure.

—Je suis venu vous trouver pour vous dire en face ce que je pense de vous et de vos actions, riposta Sarrue en élevant la voix ; rien ne saurait faire taire mon indignation, m'empêcher de vous reprocher vos infamies et de vous dire la répulsion et le dégoût que vous m'inspirez.

Le jeune homme devint blême, ses lèvres frémirent et un double éclair jaillit de ses yeux. Cependant, faisant un violent effort sur lui-même, il eut la force de contenir sa colère prête à éclater.

—Monsieur Sarrue, dit-il lentement d'une voix tremblante, il faut que ce soit vous pour que je ne réponde pas autrement que je ne le fais aux insultes que vous m'adressez. Je devine la cause de votre emportement, ce qui me le fait excuser ; mais je me demande en quoi mes actions sont infâmes, pourquoi je suis un homme sans cœur, sans honneur. S'il vous plaît de me le dire, vous m'obligerez.

—Vous êtes un homme sans cœur et sans honneur parce que, vous servant hypocritement du titre d'ami, que j'ai eu la malheureuse faiblesse de vous donner, vous vous êtes introduit dans une maison pour tromper une innocente et chaste jeune fille.

—Monsieur Sarrue, répondit gravement Maurice, Georgette sera ma femme.

—Ah ! ah ! fit le poète d'un ton railleur, voilà le bonheur, le bel avenir que vous lui préparez ! Maurice le regardait tout ahuri.

Sarrue se mit à rire ironiquement, puis haussant dédaigneusement les épaules :

—Je vous ai dit tout à l'heure que vous n'aviez pas de cœur, reprit-il ; vous m'en fournissez en ce moment une nouvelle preuve.

Maurice était stupéfié.

—Un homme de cœur, continua Sarrue, ne doit songer à prendre une femme que lorsqu'il est en mesure de pourvoir à tous ses besoins. Êtes-vous dans cette situation ? Non. Vous n'avez rien, pas même un commencement de position.

—J'ai du courage, je travaillerai.

Sarrue eut encore son rire ironique.

—Vous ne gagnez seulement pas de quoi vous suffire à vous-même, dit-il sèchement.

Ces paroles étaient dures, mais vraies.

Maurice éprouva une affreuse sensation et baissa la tête.

—Ainsi, reprit Sarrue sans pitié, voilà votre merveilleuse idée : associer mademoiselle Georgette à votre misérable existence pour lui faire endurer le froid, la faim, toutes les privations, pour la rendre plus malheureuse encore, pour lui faire connaître tous les tourments, toutes les misères ! Voyons, est-ce cela que vous appelez avoir du cœur ?

Maurice ne répondit pas ; mais laissa échapper une plainte étouffée.

—Mais comprenez donc, Jacques, comprenez donc que nous nous aimons ! s'écria le jeune homme.

Sans s'en douter, le malheureux enfonçait le fer plus avant dans la plaie qui saignait au cœur du poète.

Les traits de Sarrue se contractèrent affreusement, et Maurice put voir les lueurs fauves de son regard à travers les verres de ses lunettes.

—Je l'aime, elle m'aime, nous nous aimons... tous les temps du verbe... vous n'avez que cela à dire, répliqua Sarrue d'un ton guttural. Ah ! vous l'aimez ! continua-t-il d'une voix éclatante ; eh bien, apprenez-le donc, moi aussi je l'aime, ou plutôt je l'aimais, car quand il n'y a plus d'estime, l'affection disparaît...

—Vous l'aimiez ! fit Maurice éperdu.

—Oui, oui, je l'aimais, comme on aime la pureté ; comme on aime le bien, comme on aime l'idéal... Mais j'ai su garder mon secret, moi, et si je vous le livre en ce moment, c'est l'effroyable douleur qui le fait sortir de mon cœur !... Je l'aimais avec ivresse, mais saintement... Ah ! je me serais tué de désespoir si un mot pouvant la faire rougir me fût échappé, si mon regard trop ardent lui eût seulement fait baisser les yeux !... Mon respect pour elle était si profond, mon culte si sacré, que je craignais de l'offenser même avec ma pensée ! Mais tout cela vous est bien égal, à vous ; je ne sais vraiment pas pourquoi je vous dis toutes ces choses. C'est bien ; je me retire, maintenant que vous savez ce que je pense de vous. Nous nous voyons en ce moment pour la dernière fois ; si vous me rencontrez par hasard dans la rue, je vous dispense de me saluer.

Nous redevenons l'un pour l'autre, ce qui aurait dû être toujours : des étrangers, des inconnus. Pourtant, je veux encore vous dire ceci : j'aurai l'éternel regret de vous avoir appelé mon ami !

—Oh ! maintenant que je connais et comprends la cause de votre colère, dit tristement Maurice, vous pouvez m'accabler, j'accepte tout.

Sarrue marchait vers la porte.

—Monsieur Jacques, reprit Maurice, un mot encore, un seul.

Sarrue se retourna.

—Ayez pitié de mademoiselle Georgette, implora le jeune homme ; c'est moi qui ai tous les torts, qui suis coupable... Ah ! je vous en supplie, monsieur Sarrue, ne lui dites rien à elle !

—Vous et mademoiselle Georgette, répliqua-t-il, je ne vous connais plus.

—C'est bien, dit Maurice, nous aurons du courage ; nous lutterons contre l'adversité, contre le malheur.

—Je n'ai pas besoin de vous apprendre, reprit Sarrue, que mademoiselle Georgette est entièrement libre depuis qu'elle n'est plus sous ma protection. Elle a compris qu'elle ne pouvait plus rester dans la même maison que moi. Je voulais aller me loger ailleurs ; mais elle m'a déclaré qu'elle préférait déménager elle-même. Je n'ai pas voulu la contrarier, comprenant qu'il était plus convenable pour elle, qu'elle prit un logement dans une autre maison et, autant que possible, dans un autre quartier. Toutefois, comme mademoiselle Georgette restera bien encore huit ou quinze jours rue Berthe, je me procurerai pendant ce temps un gîte chez un ami. Ne voulant plus moi-même la rencontrer, je comprends qu'il lui serait extrêmement pénible de se trouver en ma présence.

Sur ces mots, Sarrue sortit de la chambre, et roide qu'il y était entré.